

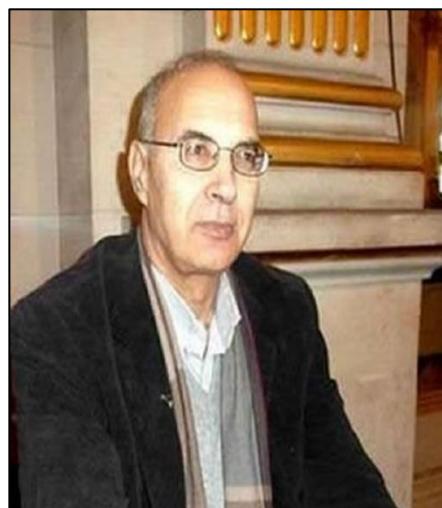
Cet article est disponible sous la licence [Creative Commons Attribution 4.0 International](#)

## Entretien avec l'écrivain algérien Mohamed Magani

### Interview with the Algerian writer Mohamed Magani

Benaïd MALKI<sup>1</sup>  
Université de Tiaret | Algérie  
benaid.malki@univ-tiaret.dz

Mohamed MAGANI est né à El Attaf, Algérie. Il est l'auteur de 18 ouvrages, dont 14 romans en français parmi lesquels *La Faille du ciel*, Grand Prix littéraire de la ville d'Alger, *Esthétique de boucher*, *Un Temps berlinois*, *Rue des perplexes*, *Coup de Cœur* du Prix de L'escale littéraire d'Alger, 2014, *Quand passent les âmes errantes* « Mention spéciale » du Prix Maghreb/Méditerranée de l'ADELFI, Paris, 2016, *L'Année miraculeuse*, paru en 2018, et également un recueil de nouvelles en anglais *Please pardon our appearance whilst we redress the window display*. Son ouvrage *Trilogie chorale* fait suite et inclut *Scène de pêche en Algérie*, *Portrait de groupe au pied de la montagne*, et *Le Meilleur de nous-mêmes*, trois romans écrits dans le genre roman chorral. Son *Journal de la Maison Heinrich Böll* est sorti en 2025. Ses romans, nouvelles et essais, ont été traduits en anglais, allemand, italien, espagnol, serbo-croate, coréen, hindi... En 1995, il est « écrivain en résidence » à Berlin, à l'invitation du Parlement International des Ecrivains et de la ville de Berlin. Il a été membre du Comité Exécutif du PEN International pendant six ans. Il est titulaire d'un Master en sociologie de l'Université de Londres. Mohamed Magani vit à Alger depuis 2000 et a enseigné à l'université les méthodes de recherche en sciences sociales. Ses derniers romans reflètent une franche préoccupation et orientation écologique, thématique absente ou perdue de vue par la littérature algérienne contemporaine. De même que ses essais qui tentent de mettre en évidence les atteintes multiples à l'environnement, aux droits environnementaux des citoyens et aux bases naturelles de l'existence. Il a participé à des rencontres nationales et internationales sur « Littérature et environnement » à Alger, Tokyo et Séoul. Il participe actuellement, par des écrits dans la presse algérienne, au « sauvetage » des montagnes menacées de disparition par la prolifération des carrières d'agrégats.



<sup>1</sup> Auteur correspondant : BENAÏD MALKI | benaid.malki@univ-tiaret.dz

**L**'équipe RAL tient à exprimer sa plus profonde gratitude à l'écrivain, dont l'œuvre a transcendé les frontières géographiques et linguistiques, pour avoir eu l'amabilité de se prêter à cet entretien, illuminant ainsi sa quête de connaissances par la richesse de son expérience et la profondeur de sa réflexion.

**Benaïd MALKI - Pourriez-vous nous raconter, même de manière succincte, le parcours qui vous a conduit à l'écriture littéraire ?**

**Mohamed MAGANI** - Les causes immédiates de mon entrée dans l'écriture littéraire sont, si vous voulez, coutumières des écrivains. Soudain, tout change autour de soi. On écrit alors des histoires pour rendre compte du réel ondoyant. Les changements peuvent relever de faits politiques, sociaux, et du domaine du personnel et de l'intime. On commence à écrire pour soi, pour comprendre, pour essayer de mettre des noms sur les choses, pour donner du sens à l'incompréhensible. Mon premier roman est sorti dans la première moitié des années 80. Quand déjà s'amorçait l'éloignement du socialisme doctrinal. Un capitalisme d'état soumis aux lois du marché se profilait. Au lendemain de la colonisation, l'indépendance avait instauré un système politique fondé sur un égalitarisme assumé. Nous entrions dans une ère nouvelle. Ma génération ne comprenait plus, nous nous sentions trahis et abandonnés. La société perdait sa superstructure stable et rassurante. D'où le titre du premier roman, *La Faille du ciel*.

**B. M.- A notre sens, la prolifération de votre œuvre et sa richesse ne peuvent aucunement faire perdre de vue *Esthétique de boucher*, roman qui marque un tournant significatif dans votre parcours d'écrivain. Pourriez-vous nous en dire davantage sur ce roman, que vous décrivez eidétiquement comme sous-tendu par une écriture à la fois chaotique et sismique ?**

**M. M. -** *Esthétique de boucher* marque le vrai commencement de mon parcours littéraire. Sa prolifération de personnages, par exemple, est indicative du défi qui se pose à tout écrivain, soit sa capacité à endosser les habits de ses créations humaines, à se mettre dans leur peau et leur état d'esprit, à se démultiplier. Je n'étais plus dans le récit, en partie autobiographique, de *La Faille du ciel*. Ecrit dans la seconde moitié des années 80, *Esthétique de boucher* a bénéficié d'un formidable contexte durant lequel des questions essentielles traversaient l'activité littéraire. On questionnait la narration, le statut de l'auteur par exemple. A l'époque, j'étais étudiant de sociologie (à l'université de Londres) et je suivais par ailleurs les débats et lisais les écrits sur le thème de la narration, sa nature et sa valeur. Des revues lui étaient même consacrées. La littérature d'Amérique latine était alors à son apogée. Les réflexions et questionnements imprégnaien l'écriture d'*Esthétique de boucher*. Je tentais même de construire des passerelles entre le roman et la sociologie. Depuis mes années d'études en sociologie, la discipline a toujours influencé, d'une façon ou d'une autre, la fiction que j'écris. Mon immersion dans la sociologie de terrain, qualitative et interprétative, m'a ouvert de nouvelles pistes, sur le plan de la forme par exemple. Ainsi, *Esthétique de boucher* doit sa forme, alternance entre chapitres à la première personne et chapitres à la troisième personne, à une question fondamentale en sociologie. Quel est le facteur du changement social? L'agence humaine (individus) ou le système (éducation, tradition, pouvoir politique, économie...). Le dyptique *Rue des perplexes* et *Quand passent les âmes errantes* procède d'une approche formelle similaire. Il emprunte à la sociologie (de

terrain) les postures de l'observateur, témoin, (dans le premier) et du participant, acteur, (dans le second).

**B. M. - Dans le même ordre d'idées, au cours d'une conversation, à laquelle j'ai eu l'opportunité et le plaisir d'assister en 2016, avec Christine Chéffelet, vous avez mentionné à cet ancien Professeur émérite de l'Université Lumière Lyon 2 une anecdote fort amusante, mais qui interpelle à plusieurs égards, concernant les bouchers d'une ville italienne qui célèbrent chaque année votre Esthétique de boucher. Pourriez-vous nous en faire le récit ?**

**M. M.-** Je dirai que c'est un miracle de la littérature ! La traduction d'*Esthétique de boucher* à l'italien m'emmène un jour, en 2002, du côté de Florence, dans une charmante petite ville appelée Panzano, perchée sur une colline dans la région viticole en Toscane. En fait, Panzano est situé exactement à mi-chemin entre Florence et Sienne dans la province de Florence.

D'emblée, l'accueil à Panzano ne ressemblait en rien à mes expériences précédentes des lectures, conférences, séances-dédicaces et autres rencontres. En fait d'intervention dans un lieu fermé, une salle de conférences ou une librairie, je me retrouvais à serrer plein de mains au bas d'une rue sinuuse envahie par une foule serrée, brandissant *Estetica di macellaio* dans l'allégresse. Je m'aperçus ensuite que nous nous trouvions devant une boucherie, à l'enseigne d'*Antica Macelleria Cecchini*. La traductrice d'*Esthétique de boucher* me présenta son propriétaire, qui me vêtit aussitôt d'une blouse blanche ornée sur la poitrine du logo de sa boucherie, blouse portée du reste par bon nombre de personnes dans la foule.

Quelque chose de surréel, une manifestation spéciale et atypique de la rencontre entre auteur et lecteurs, hors de raison même, allait évoluer du matin au soir, et dont je devenais témoin et acteur. La rue fermée à la circulation, l'on avait installé une rangée de tables lourdes de plats saturés de viande sans et avec sauces diverses, de bouteilles de Chianti et de gros quignons de pain traditionnel. Parmi la rangée de table, au milieu, une avait été réservée à des dizaines d'exemplaires du roman *Esthétique de boucher* traduit à l'italien. Une foule se pressait devant ce stand de littérature improvisé, hommes et femmes de la même corporation de bouchers voulaient tous leur *Estetica di macellaio*. Naturellement, tout ce beau monde cherchait à savoir si j'exerçais le métier de boucher dans mon pays.

Le fait est, à la même époque chaque année, se tient à Panzano une manifestation internationale de bouchers venus des quatre coins de l'Europe pour célébrer Sant'Antonio Abate, saint patron des boucher. Et mon invitation à l'événement ne tenait en conséquence pas vraiment du hasard. L'éditeur du roman et le propriétaire de l'*Antica Macelleria Cecchini* avaient convenu de ma présence à la rencontre, au motif que le narrateur du roman considérait les bouchers avec sympathie, et en présentait une vision et représentation loin des clichés répandus sur leur compte. Il est vrai que le jeune boucher narrateur dans le roman sort de l'ordinaire, il développe une inclination plus qu'un peu intellectuel, qui ne cadre pas avec les pratiques du métier de la viande. La plus grande frustration de sa vie réside dans le fait d'avoir été arraché du collège à un âge précoce, à un moment où un intérêt grandissant l'attirait vers l'histoire et la littérature, dont ses amis intimes sans cesse lui en rapportaient des bribes de savoir dans la boucherie-même. Boucher quasiment végétarien, il flotte, de surcroit, dans le rêve absolu d'aller vivre au sein les Hunzas,

peuplade montagnarde du Pakistan, adepte du végétalisme intégral, assumé depuis la nuit des temps.

À un moment, sur le seuil de sa boucherie, le maître des lieux commença à haranguer ses confrères, qui s'agglomérèrent devant lui, ensuite le suivirent à l'intérieur. Il ouvrit son *Estetica di macellaio*, j'ouvris *Esthétique de boucher*, aux pages du premier chapitre qu'il m'indiqua, en parfait francophone. Derrière le présentoir de viande en verre, face à une assemblée de bouchers silencieux, je lus des passages en français, il les reprit en italien. « C'est ma vie ! » fit-il, au bout de quelques petites minutes de lecture. Au bord des larmes, il continua de lire, dans une émouvante atmosphère, intensément partagée dans la boucherie.

De retour dans la rue, une surprise nous attendait. Des journalistes de la RAI vinrent réaliser un reportage TV sur la rencontre internationale de bouchers à Panzano. J'eus droit à une interview, et sans me rendre compte je répondis par un cliché éculé à une question sur le pourquoi de mon intérêt pour les bouchers. « Je voulais montrer l'homme en le boucher, non l'inverse », dis-je. Des applaudissements fusèrent autour, des éclats de joie, et de rire aussi. Dès après mon départ de Panzano, La RAI diffusa le reportage, et je me retrouvai un soir, dans un restaurant à Alger, en compagnie de l'ambassadeur d'Italie, incrédule et intrigué au point de sacrifier des heures de son précieux temps à mon incroyable voyage dans son pays. Je lui montrai une série de photos, appuyant les images et les dires du reportage de la RAI.

Après l'Italie, c'est un autre pays qui ouvrit ses bras au boucher narrateur. Traduit en allemand, *Esthétique de boucher* m'entraîna en Autriche, à Salzbourg où une séance de lecture fut organisée dans une grande salle. Je lus de substantiels passages du roman, en alternance avec leur traduction en allemand. Je devinais la présence de bouchers parmi l'assistance. A la fin de la lecture, une femme demanda à prendre la parole, et se fit leur porte-parole, pour ainsi dire. Elle m'exhorta vivement à me rendre dans la ville de Chicago, là où, ajoute-t-elle, les bouchers ont de sérieux problèmes psychologiques. La lecture de *Die Ästhetik des Metzger* pourrait leur apporter un début de thérapie, à son avis.

Le retour à Alger me fit prendre la mesure de l'énormité de la réception d'un roman objet d'un destin échappant désormais à son auteur, dû à son contenu intrinsèque, aux bouchers italiens, à l'éditeur du livre, au saint patron des bouchers, à leurs effets combinés, ou à la confondante méprise de me prendre, résolument, pour un boucher de profession - je n'en savais trop. *Esthétique de boucher* avait l'ambition de dépeindre la biographie d'une génération, d'intelligence et de passion éclairée, censée figurer une époque déterminante dans la vie d'un peuple au sortir de la colonisation. Les jeunes gens qui le peuplent synthétisaient tous des personnes avec qui j'entretenais des relations amicales étroites dans la vraie vie, et pour qui j'éprouvais la plus grande admiration. Nous appartenions tous au même cercle, baignant dans une réalité concrète. A l'exception du boucher narrateur, personnage à sa manière hors du commun, produit d'un long travail d'enquête et d'imagination. Dans une large mesure, le roman expose une conscience parallèle et oppositionnelle aux prises avec le monde réel. Sans doute, l'intérêt du roman se trouve-t-il, précisément, dans la réunion de deux mondes que l'on imagine mal interagir : le monde du livre et celui de la boucherie. L'immédiate proximité des rayons de la bibliothèque et des présentoirs de viande. L'association intime du lecteur passionné et du viandard glouton.

**B. M. - Bien que l'auteur écrive en autarcie, il ne vit pas en autarcie. Quels auteurs ou livres ont le plus influencé votre écriture.**

M. M. - L'écrivain n'est pas un lecteur comme les autres. Chaque œuvre lue lui expose le mystère de sa création, de son style, de sa forme et de sa narration. Elle le constraint à suivre et à chercher ses propres moyens d'expression à la fois. J'ai appris de Bouudjedra la parole libérée et la voix libertaire, de Djaout la phrase ciselée, de Ouettar la concision de la nouvelle. Et surtout de l'écrivain américain William Styron comment regarder et écrire son pays, sa culture, ses femmes et ses hommes. Son monumental *La Proie des flammes* est une lente et tragique ascension d'un homme vers la dignité. Godard disait, au cinéma on lève la tête. J'aimerais pouvoir dire la même chose du livre. Lire ou écrire un livre c'est se transcender, faire pas après pas la quête d'une condition humaine digne et supportable, elle si fragile.

**B. M. - Pour emprunter à Lucien Goldmann sa fameuse expression, parlons du « Dieu caché », dissimulé, qui guide votre plume. Quelle est cette essence secrète qui nourrit votre écriture ? Quelles muses, quelles inspirations, illuminent les profondeurs de cette écriture protéiforme ?**

M. M. - Je parlais plus haut des causes immédiates de mon entrée dans l'écriture littéraire à l'aube des années 80. Elles étaient dans l'ensemble politiques et sociales. Les causes profondes remontent à plus loin. Et elles sont ancrées dans l'histoire familiale. La disparition d'un frère, à un âge précoce, vingt-sept ans, m'a mené vers le roman. Il menait une vie recluse, littéralement enfermé dans une chambre à cause d'une terrible maladie, la tuberculose, incurable à l'époque. Il avait les deux poumons perforés. Il nous imposait l'interdiction absolue de pénétrer dans sa chambre. Il craignait la contagion. Mais il avait une machine à écrire et j'entendais ses crépitements tout le temps, surtout la nuit. Il lisait aussi beaucoup. A sa mort, tout fut brûlé, ses vêtements, écrits et livres. J'étais adolescent et la notion de manuscrits à sauver ne m'avait pas effleuré l'esprit. Et la famille redoutait la contagion. En reprenant le relai de l'écriture, je continuais en quelque sorte une tradition familiale, et je voulais que l'histoire de mon frère ne tombe pas dans l'oubli. Sa table de travail, robuste et haute sur ses pieds, m'accompagne toujours. Son plateau, étroit, permet tout juste la pose d'une machine à écrire, d'un livre à droite et d'un café à gauche, ou inversement. Mon frère est présent, par son absence tutélaire, dans le premier roman, *La Faille du ciel*.

**M. B. - Selon nous, quand l'Histoire défait, l'histoire, la fiction, pourrait en colmater les failles. Alors pensez-vous que l'écriture de la mémoire, problématique récurrente dans votre œuvre, pourrait s'effectuer sans une mémoire de l'écriture qui lui soit consubstantielle ?**

M. M. - L'architecte et théoricien de l'architecture italien Paolo Portoghesi disait, « c'est l'oubli, non le culte de la mémoire, qui nous rendra prisonnier du passé ». L'écriture de l'Histoire est fondamentale afin d'éviter les erreurs et les falsifications du passé. Notre Histoire est saturée de passé, de récits et histoires plus ou moins enquêtés, c'est aux historiens d'en décanter, de passer au crible les contenus. Ils possèdent l'expertise et les techniques pour cela. Aucune fiction ne peut-être plus belle que la vérité des faits. C'est une fallacie de prétendre qu'elle peut se substituer à l'investigation et l'analyse historique,

Il arrive même que l’Histoire épouse la fiction. J’en ai fait la constatation en travaillant sur un sujet méconnu, celui des expéditions au 17e siècle de corsaires algérois en Atlantique, Islande, Irlande, Angleterre et Iles Féroé. Passionnante recherche qui a abouti à une nouvelle, « An Icelandic dream » qui reflète davantage l’émerveillement d’un personnage devant pareil épisode historique que son souci de cerner tous les faits qui lui sont liés.

**M. B. - Dans cette même optique, la critique universitaire vous a consacré comme un écrivain iconoclaste. Alors pourriez-vous nous clarifier davantage les enjeux du conflit permanent dans votre œuvre, entre le discours officiel, par essence global, totalitaire de l’Histoire officielle et les discours non officiels « qui ne palabrent pas », ceux des marginaux qui lui est systématiquement opposé ?**

**M. M. -** Par écrivain iconoclaste, je suppose que la critique veut dire que j’aborde des thématiques et des genres négligés ou perdus de vue par la littérature algérienne contemporaine. Comme par exemple la question environnementale ou le genre du roman chorale, ou celui du journal. Concernant la deuxième partie de votre question, je dirais que je me situe, à titre d’écrivain, dans la position défendue par Edward Saïd, à savoir que la quintessence intellectuelle voulue une égale détestation aux systèmes, tous les systèmes, les nôtres comme les *leurs*. A partir de cette position, il s’agit de créer une myriade de récits et d’histoires ayant la capacité de subvertir et d’invalider les discours officiels impersonnels. Les récits officiels sont régis par la politique, les intérêts, les lois, les interdits et tabous, ceux des écrivains s’inscrivent dans la fiction et l’imagination libres de leurs auteurs. Le potentiel d’émancipation de la fiction est incommensurable.

**M. B.- Comment s’harmonisent, dans votre œuvre, les expériences individuelles avec les questions collectives ?**

**M. M. -** C’est le but recaché par tout écrivain, celui de pouvoir se glisser dans le réel et en rapporter sa singularité humaine. La réalité collective ne parle pas d’elle-même, elle est décrite et interprétée par des personnages, qui ont chacun un point de vue. Elle découle d’un empirisme littéraire qui devient possible lors d’évènement ou l’écrivain est témoin direct. Nous pouvons citer la guerre de libération, les manifestations populaires postindépendances, le Hirak, les tremblements de terre ...

**M. B. - Sachant que la littérature change en écho des préoccupations et exigences de son temps, nous avons remarqué une inflexion nette, quant à votre cheminement créatif, vers la littérature universelle, en l’occurrence l’écriture environnementale. Qu’est-ce qui a nourri et motivé chez vous ce changement radical de cap ?**

**M. M. -** Il me semble que la littérature algérienne contemporaine, à quelques exceptions près, manque de curiosité du monde. Est-ce motivé ou difficilement réalisable, je l’ignore. Je ne sais non plus si je suis dans la littérature universelle. Mais le fait est que j’ai beaucoup voyagé grâce, entre autres, à des résidences d’écriture, j’ai pu rencontrer de nombreux écrivains du monde entier, y compris des Prix Nobel de littérature. Auprès d’eux, j’ai appris à oublier quelque peu mon « douar » et à m’ouvrir à d’autres horizons, d’autres possibilités d’écriture et de thématiques. Sans la rencontre avec les écrivains asiatiques, et la lecture de leurs œuvres, je crois que je n’aurais pas osé aborder la question environnementale dans

notre pays au travers du roman. Des écrivains surtout du Japon et de la Corée du Sud, pays vouent un véritable culte à la nature.

**M. B. - *Ipso facto vos œuvres actuelles, nettement discordantes par rapport aux usages normés de la narration, ne ressemblent plus à celles que l'on s'était habitué à lire sous votre plume. L'inflexion étant très nette, celles-ci ne se conforment guère aux goûts déjà constitués d'un lectorat habitué aux jeux formels hérités de Nedjma et à des préoccupations essentiellement sociopolitiques d'une littérature algérienne/Magrébine solidement ancrée dans son lieu de dire, et ce depuis son émergence. Que pourriez-vous nous en dire de surcroît à ce sujet ?***

M.M. - Le social et le politique traversent toutes les littératures du monde, même quand ils ne se manifestent pas clairement. Sinon l'écrivain s'ostacise, se coupe de sa communauté et du monde. Quand un problème touche tout le monde quand une question se pose à tout le monde, cela devient de la politique. En pratiquant même l'art pour l'art, soit une vocation non utilitaire de la littérature, il ne peut échapper à son temps et à son lieu de dire. Par honnêteté intellectuelle également, il ne s'autorise à parler que de ce qu'il connaît. C'est le cas des écrivains algériens/maghrébins, sachant qu'ils ont aussi à cœur les valeurs de liberté, de démocratie et de solidarité avec leurs contemporains. Toutefois, je pense qu'ils seront de plus en plus appelés à déterritorialiser leurs littératures, compte tenu des champs littéraires qu'ouvre la mondialisation. A condition que les éditeurs étrangers ne les confinent à dessein à leurs bouts de terre nataux, ils ne seront alors pas moins que des informateurs locaux.

**B. M. - *Plus précisément, votre engagement écologique se manifeste à travers une écriture éco-responsable et bio/écophile profondément ancrée dans la littérature de « l'extrême contemporain ». Quelles sont les raisons de cette inflexion dans votre sensibilité et les enjeux qui la sous-tendent ?***

M. M. - Ce tournant est essentiellement dû à ma fréquentation des écrivains étrangers et de leurs œuvres, appuyée par l'observation du déclin environnemental prononcé dans notre pays. Il crève les yeux. Il suffit de citer la calamité des sachets en plastique, l'insalubrité publique, le détournement des terres agricole vers l'immobilier, la déforestation, le cassage des montagnes au profit des carrières d'agrégats, la disparition d'espèces florales sauvages comme le coquelicot... Les bases naturelles de l'existence sont menacées. Il y a urgence à « renaturer » la terre en Algérie. Je tente, depuis la parution de *Scène de pêche en Algérie* (2006), d'incorporer à chaque fois dans mes romans la thématique de l'environnement, de l'associer à d'autres, dans une sorte de mesure littéraire des dégradations et atteintes qui lui sont causées. Pour ce faire, je mets la voix narratrice du côté de personnages qui ont une certaine conscience des questions environnementales, ou du moins un regard écologique. Nous ne sommes plus dans les descriptions, vision contemplative, réflexion philosophique et célébration de la nature, mais dans sa défense. Il y a une évolution du genre de l'écriture de la nature. Aujourd'hui, celle-ci se divise en écopoétique, nature et tous les genres littéraires, et écofiction, nature, nouvelle et roman. Dans les deux catégories, la tâche est de placer la nature en protagoniste central de fiction comme de non-fiction. Ce n'est guère aisément dans la nouvelle et le roman. C'est sans doute la raison pour laquelle les romanciers algériens évitent l'écofiction. La grande difficulté est de « penser »

toute une histoire centrée uniquement sur la nature, l'espace de tout un roman. De ma propre expérience, je crois que la nouvelle est plus apte à l'écriture de la nature. J'ai pu le vérifier avec *Trilogie chorale*, écrit dans le genre roman choral, ou roman-en-nouvelles, avec sa polyphonie, ou pluralité de voix, de regards, de personnages et de thématiques.

**B. M. - Dans ce sens, vous avez eu l'honneur et l'opportunité de connaître personnellement, lors du 76<sup>ème</sup> congés du PEN International, Gao Xingjian, le seul lauréat chinois du Prix Nobel, auteur de La Montagne de l'Âme. Comment cette expérience vous a-t-elle marqué, tant sur le plan humain qu'esthétique ?**

**M. M. -** J'ai eu le privilège de le côtoyer pendant une dizaine de jours, nous étions même devenus inséparables ! C'est un homme de grande courtoisie et amabilité. C'est aussi un parfait francophone ! La thèse centrale de sa réflexion sur la nature et l'environnement est que le 20<sup>ème</sup> siècle a été social, et le 21<sup>e</sup> sera écologique. Il rejoint en ce sens Michel Serres qui préconise de remplacer le contrat social par un contrat naturel. J'ai réalisé avec Gao Xingjian un entretien qui a été publié dans le journal *El Watan*.

**M. B. - Avez-vous des projets futurs ou des livres à venir dont vous aimeriez nous faire part au terme de cet entretien métalittéraire aussi passionnant qu'édifiant ?**

**M. M. -** Je suis tenté de continuer dans la lignée de la *Trilogie chorale*. Je dois dire que cela a été une expérience plus qu'enrichissante. J'ai écrit les trois romans qui la composent avec une quasi-jubilation narrative ! Le premier, *Scène de pêche en Algérie*, publié en 2006, est un ouvrage qui se cherchait une identité littéraire, un genre par lequel se présenter autrement qu'un recueil de nouvelles de toute apparence. J'y suis entré par effraction ! Un tremblement de terre lui a donné naissance et l'a plié à une forme singulière. Des circonstances métalittéraires peuvent de fait influer sur le processus d'écriture du roman, et déterminer ses choix formels. Elles les contraindraient même à se conformer à la logique de leur contexte. J'ai entamé l'écriture de *Scène de pêche en Algérie* dans une situation si peu propice à l'activité littéraire. Un violent séisme nous a jeté à la rue, plusieurs jours et nuits de suite. La première secousse, terrifiante, et surtout ses répliques continues, souvent aussi violentes et angoissantes, avaient chassé la possibilité du retour à une vie normale pour un bon bout de temps. La matérialité et la présence des choses du quotidien habituel s'étaient évanouies.

Restaient les potentialités des choses de l'esprit. Une idée de roman, conçue avant le tremblement de terre, fut vite abandonnée au profit de la conscience d'une multitude d'observations, d'impressions, de réalités des circonstances présentes. Autour de moi, les gens, les familles, les voisins se parlaient, bavardaient, prenaient des nouvelles d'amis et de proches, se racontaient des histoires, en inventaient pour tuer le temps de la menace permanente. Le talent de conteur fleurissait, convoquait récits, mémoires d'autrefois, et de plus loin dans le temps, anecdotes et confidences. Il suffit de dresser un « bivouac », pour que les humains se redécouvrent, redeviennent êtres d'histoires.

Parmi la communauté de sinistrés, l'écoute attentive, je rédigeais au fur et à mesure, sur des petites feuilles volantes, les faits observés et dignes d'intérêt, les bouts de récits et d'histoires entendus, et enregistrais au stylo, sur les mêmes supports sommaires, dialogues

inachevés, velléités de conversation arrêtée, interpellations multipliées, cris et manifestation de la peur, en sismographe placé au cœur même de l'épicentre tellurique.

Avec le retour de la tranquillité d'esprit, et de l'insouciance du quotidien rassurant, je me retrouvai avec une belle masse de morceaux de papiers noircis, auxquels manquaient les fils conducteurs qui structurent un roman à proprement parler. La tâche improbable de les unir dans l'optique d'une narration classique me dépassait. J'optais pour une démarche autre. Je résolus de garder ces écrits épars dans leur forme originelle, et de faire de chaque texte une histoire, un récit, une nouvelle à part entière. La conservation de leur empreinte sismale, de la toute-puissance de la nature me parut aller de soi. Les dénominateurs communs à tous resteront les mêmes personnages et lieux, en plus de, explicite ou entendu, l'événement de l'omnipotent tremblement de terre avec ses conséquences et facteurs d'anxiété. Je poursuivis dans la démarche, dans l'ignorance qu'une telle approche avait conduit au façonnement d'une telle forme de genre intégral dans le roman, sous d'autres latitudes, déjà.

Une forme, enracinée dans la terre en convulsion, et de son expérience, dessinait les contours d'un roman en formation, vu sous l'angle d'une catastrophe naturelle. Elle ouvrait la voie à des constructions insoupçonnées de l'imaginaire.

Au fil de rencontres, de voyages, de lectures, à la suite de la publication de *Scène de pêche en Algérie*, je découvais peu à peu une approche nouvelle de l'art de la fiction et de la forme du roman, principalement en Amérique, qui correspondait à la démarche dans le roman issu de considérations sismiques. Elle me conforta dans le choix formel adopté pour *Scène de pêche en Algérie*.

Le genre « linked story collection », ou « novel-in-stories », ou nouvelles en cycles est le genre littéraire américain par excellence ; il se trouverait dans la proximité littéraire du « roman choral » en France. Ce genre met fin au ton omniscient, indisputable et monocorde du seul narrateur, et pose un véritable test à l'écrivain et à son pouvoir de se démultiplier en endossant la voix et les habits de personnages différents.

Une catastrophe naturelle, inversée, véritable miracle, est à l'origine de *Portrait de groupe au pied de la montagne*, publié en 2023. Le retour en surface d'une source d'eaux chaudes, après sa disparition qui avait duré près de quatre décennies, m'a offert une chance quasi-providentielle de revenir au roman ancré dans la terre, bien qu'apaisée et généreuse.

*Portrait de groupe au pied de la montagne*, et *Le Meilleur de nous-mêmes* qui clôt la trilogie, renouent avec le genre du roman choral, caractérisé par la pluralité de voix - dont celle de l'auteur -, de regards, de points de vue, de personnages, de portraits, de thématiques et de genres. La deuxième spécificité du roman choral, ou roman-en-nouvelles, où chaque histoire est autonome, chronique, récit, nouvelle à part entière, le situe dans l'espace de l'indéfini entre la nouvelle et le roman, et de l'insaisissable de la magie, quand la frontière entre la réalité et la fiction s'estompe. Mises ensemble, elles forment un continuum qui allie l'instinctivité de la nouvelle à l'expansivité et à l'envergure du roman, laissant entrevoir des univers plus vastes et plus complexes. Plus qu'elles ne se complètent, elles créent quelque chose de plus grand que la somme de leurs parties. L'ensemble des histoires peut également avoir en commun les mêmes personnages, ou les mêmes lieux, faits et événements, ce qui confère un fort élément d'unité, de cohérence au tout, et constitue la troisième spécificité du roman choral.

Avec le recul, je me rends compte que ma propension à incorporer la nouvelle dans le roman préexiste dans *Scène de pêche en Algérie*. Dans le roman *Esthétique de boucher*, publié en 1990, deux nouvelles écrites par deux personnages englobent et syncrétisent ces genres. Il y a de même des nouvelles dans *La Fenêtre rouge*.

A côté de mon intérêt passionné pour le roman choral, il y a également l'écriture du journal. Je la pratique depuis longtemps en réalité, et cache les manuscrits au fond d'un tiroir ! Un premier échantillon vient de sortir en 2025, *Journal de la Maison Heinrich Böll*. Je compte en publier d'autres. A la faveur de plusieurs résidence d'écriture à l'étranger, je me faisais une règle de tenir un journal. *Journal berlinois*, *Journal anversois*, *Journal d'Amsterdam* pourraient connaître des publications à la suite du premier du genre. En outre, je rédigeais des récits de voyages, qui attendent également la publication. Il est dommage que les éditeurs de notre pays se détournent du journal et du récit de voyage, deux genres à part entière. Les deux seraient une source d'informations supplémentaire sur le processus de création chez les auteurs.

#### **B. M.- Est-il temps d'écrire ses mémoires ? Enthousiaste ou réticent ?**

M. M. - Je me demande si la publication du premier journal n'est pas un premier pas dans cette direction ! Le fait est qu'actuellement, je me concentre sur les écrits longtemps mis de côté dans les tiroirs...

**B. M. - C'est avec une profonde gratitude que je vous adresse, au nom de toute l'équipe RAL, mes remerciements les plus sincères pour avoir accepté de partager votre lumière et votre sagesse à travers cet entretien dont la capacité à formater les esprits est indéniable. Personnellement, je te remercie encore une fois de m'avoir ouvert grand la porte de votre univers, comme vous l'avez d'ailleurs toujours fait avec moi, sans hésitation aucune. Votre générosité à nous livrer un fragment de votre monde riche en est un cadeau précieux que nous chérirons.**

**Avec toute notre reconnaissance et notre admiration.**

*Propos recueillis par Benaid MALKI*

#### **Oeuvre romanesque de Mohamed Magani**

- MAGANI M. 1987. *La Faille du ciel*. Editions Enal. Alger/Publisud. Paris. Grand Prix littéraire de la Ville d'Alger.  
1990. *Esthétique de boucher*. Editions Enal. Alger  
- 1998. *Die Aesthetik des Metzgers*. Editions Kinzelbach. Allemagne.  
- 2002. *Estetica de Macellaio*. Edizione de la Meridiana. Italie.  
2001/2014. *Un Temps berlinois*. Publisud, Paris/Casbah Editions. Alger.  
- 2005. *Un Tempo berlinese*. Editions Bessa. Italie,  
2002. *Le Refuge des ruines*. Editions Barzakh, Alger.  
2004. *Une Guerre se meurt*. Casbah Editions. Alger.  
2006. *Scène de pêche en Algérie*. Editions Dar El Gharb. Oran,  
- *Scena di pesca in Algeri*, Besa, Italie  
2009. *La fenêtre rouge*. Casbah Editions. Alger.  
2014. *Rue des perplexes*. Editions Chihab, Alger. Prix Coup de cœur de l'Escale littéraire d'Alger, 2014  
2015. *Quand passent les âmes errantes*. Chihab Editions Alger. Mention spéciale du Prix Maghreb/Méditerranée de l'ADEL (Association des Ecrivains de Langue française) Paris, 2016  
2018. *L'Année miraculeuse*. Chihab Editions. Alger.  
2021. *Un Etrange chagrin*. Chihab Editions. Alger.

**BENAÏD MALKI**

2023. *Portrait de groupe au pied de la montagne*. Chihab Editions. Alger.  
2024. *Trilogie chorale*. Chihab Editions. Alger.  
2025. *Journal de la Maison Heinrich Böll*. Chihab Editions. Alger.  
1994. *An Icelandic dream*, nouvelles. Editions Ijtihad/Epigraphe.  
2014. *Please pardon our appearance whilst we redress the window display*, nouvelles. Editions Enag. Alger.

**Autres publications de Mohamed Magani**

- MAGANI M. 1995. *Histoire et sociologie chez Ibn Khaldoun*, Etude. OPU. Alger.  
MAGANI M. 1996. *Enseignement primaire, où en sommes-nous ?* Etude. Editions Ijtihad. Alger.